

Un printemps d'ailleurs L'être humain doit souffrir

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 316, novembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90227ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2018). Compte rendu de [Un printemps d'ailleurs : l'être humain doit souffrir]. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 31–31.

Un printemps d'ailleurs

L'être humain doit souffrir

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

Banal mais vrai : il y a de belles images dans *Un printemps d'ailleurs*. C'est sous la neige que le Mile End et Outremont sont filmés. Sous la neige encore qu'un réverbère éclaire artificiellement le ciel. Mais sans neige aucune qu'on découvre la Chine, avec ses plans d'eau immenses, ses immeubles grandioses, ses bains de minuit féériques. Lorsque Fang retourne dans son pays natal, elle le fait le cœur alourdi par deux charges : l'une d'avoir raté son mariage, l'autre de ne pouvoir avoir d'enfants. Et pourtant, elle est accueillie en Chine en héroïne, ce qui révèle bien la tendance que nous avons presque tous à croire que quiconque quitte son pays d'origine doit avoir réussi. Concept tout relatif, la réussite de Fang n'est cependant pas réelle, et c'est une femme souffrante qui est dépeinte du début à la fin.

Lancée par une scène où un couple fait valser avec colère le mobilier, l'œuvre de Xiaodan He respire par moments le cliché. Erreur d'autant plus frappante que le film nous enlise dans les émotions ternes de ses personnages, au lieu de les mettre en lumière en préservant une habile distance face au trop-plein émotif. Cette histoire où les amants se sentent éperdus, nous la connaissons trop, soit dans la vie, soit par les films, et nous la faire revivre ici sans recul a moins pour effet de provoquer un sentiment de sympathie qu'un vif désir de quitter la salle. Si l'être humain doit souffrir, comme le suggère explicitement l'œuvre et comme le disait déjà Nietzsche pour signifier que c'est à condition de connaître la tristesse qu'on peut mieux expérimenter la joie, le spectateur ne gagne rien – émotionnellement et intellectuellement parlant – à prouver de nouveau telle quelle cette souffrance.

Il faut donc chercher ailleurs dans le scénario pour déceler un regard plus complexe sur le réel. Ce regard, on le trouve à l'état larvaire dans les réflexions sur l'enfant illégitime qu'a eue l'un des membres de la famille de Fang, ainsi que dans le rapport qu'entretiennent sa grand-mère et son grand-père. Le plus souvent froid, cet homme est paradoxalement décrit comme une bouée de sauvetage par sa tendre moitié. C'est toute la détresse de la femme chinoise qui se trouve alors portée au jour, en même temps que les diverses teintes des personnages secondaires (l'homme taisant son cancer pour éviter de représenter un fardeau pour sa famille). Malgré ces brefs moments de profondeur, on voit assez

mal ce qu'on doit tirer d'*Un printemps d'ailleurs*. Il y a même lieu de se demander s'il n'appartient pas à ces films qu'il convient de surinterpréter pour les rendre vraiment intéressants.



Comme je le suggérais dans ces pages en 2014 en me penchant sur *Life Itself*, un juste milieu doit être trouvé entre la surinterprétation créative et l'interprétation classique. Dans le premier cas, on puise dans les profondeurs de son moi et s'écarte des moindres détails de l'œuvre commentée, ou bien pour éviter de répéter vainement une analyse déjà maintes fois proposée, ou bien pour formuler un propos qui n'aurait pu voir le jour autrement. C'est ainsi que j'avais tenté d'analyser, de manière humble mais personnelle, *Le règne de la beauté* de Denys Arcand, œuvre certes maladroite, mais au sujet de laquelle les critiques avaient été si négatives qu'elle méritait d'être éclairée sous un nouveau jour : pour son traitement du snobisme et ses échos lointainement shakespeariens¹. Dans le second cas, on fait abstraction de ses propres idées pour coller à l'œuvre elle-même. Ce type de pratique doit prévaloir quand le film étudié est méconnu et singulier, et qu'il mérite intrinsèquement qu'on s'y attarde.

Que l'œuvre de Xiaodan He demeure à ce jour méconnue, on doit en convenir. Qu'il importe d'appuyer financièrement des cinéastes comme elle, il faut aussi l'admettre. Mais les mérites propres de son long métrage sont si relatifs qu'on doit espérer qu'elle raffinerait à l'avenir sa perspective, ou encore que les critiques, peu inspirés par son projet, s'autorisent des digressions et créent à partir de lui, au lieu de chercher à en proposer le banal reflet. ▲

—
S'enliser dans les émotions ternes

¹ « *Le Règne de la beauté*. Craindre le ridicule ou exprimer sa joie ? Snobisme et méta-snobisme », *Séquences*, no 291, juillet-août 2014.

A TOUCH OF SPRING / CHUN SÈLIAO RÈN
Origine : Québec (Canada)
Année : 2017
Durée : 1 h 28
Réal. : Xiaodan He
Scén. : Xiaodan He
Int. : Wensi Yan, Xuan Zhao, Cheng Yan, Kefa Cui, Émile Proulx-Cloutier
Distributeur : Funfilm